

LE GRAND CANYON

Quand la nature ouvre son cœur

Fermez les yeux et transportez votre esprit au-delà des océans. Traversez le désert et les plaines, soufflez, puis respirez. Votre sang ne fera qu'un tour quand votre regard se posera sur le mythe. Mais laissez-moi vous raconter mon aventure.

Avril arrivait à son apogée. Le ciel était capricieux, parfois un peu rebelle, le vent sifflait, et l'enivrante solitude de la route 180 grignotait chacune de mes pensées. La droiture du ruban se calait à merveille avec celle de l'horizon lointain. La maigre végétation environnante, formée de petits buissons rachitiques entremêlés dans un agrégat caillouteux, donnait étrangement du relief au paysage.

La progression dans l'Arizona semblait piétiner quand soudainement, les arbres devinrent plus grands, plus « vert », plus chatoyants, et la circulation automobile plus intense. Les villages de Tusayan, puis de Moqui, s'effaçaient rapidement pour laisser place aux derniers kilomètres de la journée. Je passe rapidement d'un rythme de guépard agile à celui d'une limace grippée (25 km/h, diable que c'est lent...). Me voici à quelques encablures de la destination la plus connues de nos amis terriens.

Après avoir entraperçu un radar et une voiture de police, j'arrive enfin au premier parking du Grand Canyon, Mather Point. Slalomant entre les hordes de retraités et de japonais, j'approche fébrilement du lieu qui hantait mes nuits. Et je peux vous assurer qu'ils étaient encore à des années lumières de la réalité. L'orgasme visuel prend une ampleur telle qu'il en devient éreintant d'accrocher à vos neurones les informations qui parviennent à votre cerveau.

Beauté, démesure, fracture, cassure et dégradé de teintes bousculent ma perception. Tout comme ses 27 km de large et ses 200 km de long. En parfait amateur de photographie, l'incroyable spectacle du coucher du soleil s'avérera inoubliable. Il était environ 18h30. Le ciel dégagé, l'altitude pris sa revanche et le froid avait décidé de s'inviter. Beaucoup d'efforts furent déployés pour ne pas capituler sous les rafales glaciales, mais la récompense se présentait devant moi. Les jeux de lumières faisaient tourner chaque arête, chaque courbe, des rayons s'immisçaient derrière chaque monticule. J'étais submergé par l'émotion. Il n'en fallait pas davantage pour me convaincre de revenir à Yavapai Point au petit matin. L'ensemble hôtelier - dirigé par une seule et même enseignes - compose un coquet petit centre urbain. Les déambulations nocturnes se révéleront pourtant complexes. L'unique lueur des étoiles « m'éclaira » vers mon cabanon. Une fois retrouvé, le marchand de sable n'eut aucune difficulté à honorer son contrat quotidien.

Levé à 5h30, plongé dans une agréable sérénité, croisant sur mon chemin quelques biches égarées, j'atteins une nouvelle fois le bord de l'abysse terrestre. En l'absence de touristes, tout me semblait différent. J'avais le monde à mes pieds. La profondeur du silence en devenait presque bruyante, un nouveau jour venait embraser les sculptures du temps. Une puissante sensation intérieure, une vibration indescriptible. Longeant le canyon, je me dirigeais ensuite vers l'est, bien décidé à goûter le plus longtemps possible à cette expérience. Grandview Point, Moran Point, puis Desert View, me livraient à chaque fois leurs cortèges de réjouissances, successions de visions extraordinaires à la gloire d'un fleuve nommé Colorado. Alors que dire après un choc de cette envergure ? Qu'il ne faut pas laisser la vie défiler sournoisement. Voyagez, profitez, émerveillez-vous des multiples facettes de l'existence. En un mot, vivez.

Gérald GRESSARD